

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 27 (1889)
Heft: 49

Artikel: Le curé de Lormette
Autor: Barancy, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191321>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 25.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

dessus, po pliantà lo boquiet, laissé tchâidrè sa détrau, qu'arrevè avau, lo tailleint lo premi, et que vint ribli à la frimousse à Janôt, lo frârè à Dâvi. Dou pouces pe à gautse, et lo pourro dianstro avâi bo et bin la tête bigornâie, feindià pè lo maittein ! Mâ l'eut tot parâi onco prâo mau, kâ la détrau, ein lâi riblieint la potta, lâi sabrà lo naz et lâi alla copâ lo gros artet dâo pi drâi quand bin l'avâi portant dâi solâ à forte eimpeigne ; mà la détrau avâi étâ molâie lo dzo devant.

Ma fâi lo pourro Janôt s'ein ve quie de 'na tota rude. Lo faille eimportâi en trâi brequès et férè veni lo mайдzo po lo rabistoquâ. Lo mайдzo ne put veni què tandi lo né, et lâi raliettâ dâo mi que put lo naz et lo gros artet. L'einvortollia tot cein dè pattès, et dit que lè faillâi laissi on part dè dzo sein lè détatsi, po que la tsai aussè lo teimps dè repreindrè, et qu'on iadzo bin rappédzi cein volliavè ètré asse solidò què devant, et qu'on ne lâi volliavè pas vairè la pe petita coutere.

L'est cein qu'on fe ; et quand lè brequès euront bin reprâi, on doutâ lè pattès ; mà dâo diablio s'on put recongnâtre la frimousse à Janôt ! Lo mайдzo n'avâi-te pas vu prâo bé, ào bin étai-te on bocon eimbrelicoquâ quand répetassâ cé pourro Janôt ? n'ein sé rein ; mà tantia que s'étai trompâ et que lâi avâi raliettâ lo gros artet à la pliaice dâo naz, et lo bet dâo pifre ào pî ; que vo pâodè peinsâ quinna façom cein avâi. Janôt avâi tant souffai, que ne sè tsaillessâi pas dè recoumeinci onco on iadzo, po retsandzi lo commerce, et sè fotâi pas mau d'avâi on fau artet et on naz biscornu, kâ y'ein a tant que ne sont pas bio ; mà y'a portant oquiè que l'a rudo imbétâ du adon et que vo ne dévenériâ jamé se ne lo vo desé pas : c'est que lo pourro diablio est d'obedzi dè traire son solâ ti lè iadzo que sè vâo motsi.

LE CURÉ DE LORMETTE

Lormette est un tout petit village sur le plateau de la montagne, et je ne sais rien de charmant et de poétique comme ce coin ignoré, perché tout là-haut, entre la verdure des plantes et le bleu du ciel, qui semble si loin du monde, et dans lequel cependant s'agitent, comme au milieu des grandes villes, les passions inhérentes à la nature humaine.

D'en bas, c'est à peine si on l'aperçoit ; d'en haut, on ne le voit guère non plus, car il est enfoui dans les branches, mais le clocheton élancé de son église, le révèle aux regards.

Malgré ce clocheton surmonté d'une croix de fer finement ciselée, elle est humble comme tout, l'église de Lormette : grande comme rien, juste de quoi con-

tenir les deux cents paroissiens qui, chaque dimanche, vont assister aux offices et écouter le sermon de M. le curé.

Encore seraient-ils passablement serrés et mal à l'aise s'il n'en manquait toujours quelques-uns, malgré les sages conseils et les recommandations réitérées de ce bon curé, que tout le monde aime, respecte et vénère presque à l'égal d'un saint.

L'abbé François Ferlet est un grand vieillard, maigre, sec, aux cheveux blancs comme neige, dont les yeux éclairent encore d'un pur rayon le visage ridé, et dont le sourire semble parfois si triste, si triste, que, malgré soi, on se sent le cœur serré.

Voici près de trente ans, que ce même sourire paraît stéréotypé sur sa bouche, et tout le monde pense qu'il n'a pas pu se consoler de la mort de sa mère et de son frère, qu'il aimait tant tous deux.

Sans doute, ses cheveux sont devenus blancs subitement, du jour au lendemain, et il ya lâ une cause que personne ne soupçonne.

Lorsque l'abbé François, comme on l'appelle communément, vint s'installer à Lormette, il amena avec lui sa mère, une bonne paysanne, et son frère Claude, un adolescent blond qui venait, à cette époque, de terminer ses études au collège de Salmains, la ville voisine.

Claude avait dix-huit ans à peine lorsque lui atteignait sa trente-troisième année, et il aimait cet enfant passionnément, avec une tendresse quasi aussi attentive et aussi indulgente que celle d'un père.

On remarqua de suite à Lormette cette affection, que le jeune garçon lui rendait bien d'ailleurs et, comme dans les petits endroits on est vite au courant des affaires de l'un et de l'autre, un mois n'était point écoulé qu'on savait déjà les sacrifices faits par l'aîné pour donner à son frère une bonne et solide instruction.

D'ailleurs, la maman aimait à bavarder, et de quoi aurait-elle parlé ?

Elle était si fière de ses fils qu'elle racontait, à qui voulait l'entendre, les mérites de l'abbé et les triomphes du collégien remportant chaque année les meilleures places, et dont son frère voulait faire un médecin.

Effectivement, c'est à peine si Claude, reçu bachelier, passa trois semaines à Lormette.

Il partit à Paris dès les premiers jours clairs de mars, et l'on ne s'occupa plus guère de lui, si ce n'était pour demander, de temps à autre, de ses nouvelles à la maman, et quelquefois aussi à l'abbé, ce qui lui faisait toujours plaisir.

— C'est un digne homme, disaient les gens du pays ; il n'est point du tout fier, et il cause avec nous comme avec des amis.

Il savait vraiment se faire bien venir et aimer, parlant aux paysans la langue qu'ils comprenaient, s'intéressant à leurs terres, à leurs moissons, à leurs récoltes, à tout ce qui les touchait, s'approchant d'eux la main tendue, et le sourire aux lèvres (un autre sourire que celui d'aujourd'hui) !

Même il lui arriva, c'est la vérité, je

vous l'assure, d'aider un de ses paroissiens pauvre à labourer son coin de terre, prouvant bien ainsi que, fils de paysans, il aimait toujours cette race vaillante et forte dont il était sorti et au milieu de laquelle il vivait tranquille.

Tous les villageois n'assistaient pas aux offices le dimanche, je dois l'avouer ; mais tous l'estimaient profondément et l'entouraient d'une sympathie dont ils lui donnaient jurement des preuves.

Tous... hormis un seul, jeune gars de vingt à vingt-deux ans, solide et bien taillé, dont les yeux bruns, enfouis sous l'arcade sourcilière, n'accusaient rien de bon, non seulement vis-à-vis de l'abbé, mais encore de ses concitoyens, quels qu'ils fussent.

Celui-là ne lui parlait jamais, sifflait quand il le rencontrait, et détournait la tête pour ne pas le saluer.

On le disait méchant, querelleur, sournois, et il n'avait point d'amis dans le village.

Claude resta trois ans à Paris sans retourner à Lormette.

De la capitale, comme on dit encore là-bas, à ce petit coin perdu dans les Alpes savoyardes, le voyage était long, trop coûteux pour que l'abbé pût lui envoyer l'argent nécessaire au retour à l'époque annuelle des vacances.

Ce pauvre abbé ! Il eût été si heureux cependant de revoir et d'embrasser le gamin, comme il s'obstinait à l'appeler, et de donner cette immense joie à la maman ! Mais il fallait, bon gré mal gré, économiser et se contenter de penser au cher absent.

Que de rêves il faisait pour lui qui, sans doute, se réaliseraient ; car le jeune homme, secondé par une rare énergie, continuait à Paris sa vie laborieuse et, malgré ses vingt ans, épris de grand air et de liberté, luttait vaillamment, armé d'un travail opiniâtre contre les tentations auxquelles tant d'autres succombaient.

Oui, certes, Claude réussirait ! Ses maîtres l'affirmaient et le citaient à ses condisciples ; il l'écrivait à son frère avec orgueil, et jusqu'à son arrivée, pendant ces trois longues années d'absence, ces bien-aimées lettres soutinrent et consolèrent ceux dont il était séparé.

Enfin, il vint se réconforter et réconforter les siens en même temps. Maintenant ils l'avaient là près d'eux, et ils oubliaient le chagrin passé pour ne songer qu'à l'aimer et à le dorloter.

(A suivre)

Amis gymnastes. — Nous rappelons la soirée annuelle de cette société, qui a lieu ce soir au Casino-Théâtre avec le concours de l'Orchestre de la Ville. Le programme très varié, en ce qui concerne les exercices gymnastiques, contient en outre deux gracieux ballets qui auront sans doute un brillant succès : le *Ballet Chinois* (16 danseurs), et le *Ballet des Pêcheurs Napolitains* exécuté par 24 danseurs et danseuses. — Il y a là